

Oriza Hirata

Auteur et metteur en scène, naît à Tokyo en 1962. À seize ans, il effectue le tour du monde à bicyclette et publie, à son retour, un livre relatant son voyage, *Les Aventures d'Oriza*. Pendant ses études d'art et de lettres, il écrit sa première pièce, fonde la compagnie Seinendan en 1983 et monte des spectacles à partir de ses textes. Il développe une théorie selon laquelle le théâtre doit puiser dans la vie quotidienne des Japonais pour mieux la traduire: sur scène, les personnages s'expriment dans une langue qui mêle registres écrit et oral. Il est nommé en 1989 à la tête de Toga, premier festival de théâtre qui présente chaque année le travail de diverses compagnies venues de tout le Japon. Il a écrit une trentaine de pièces, parmi lesquelles les plus connues sont *Tokyo Notes*, et *Gens de Séoul*. En France, onze de ses pièces ont été traduites et sept d'entre elles ont été publiées aux éditions Les Solitaires Intempestifs.

Olivier Maurin

Très attaché au travail de compagnie, il mène avec Lhoré-Dana une aventure forte d'un collectif en résidence pendant sept ans au Théâtre de la Renaissance à Oullins. Il met en scène des textes de Daniil Harms, Daniel Darnis, Gregory Motton, Franz Kafka, Marieluise Fleisser... À l'issue de cette aventure, il collabore comme metteur en scène avec plusieurs lieux, dont le Centre Dramatique de Poitou-Charentes. En 2004, il entame une résidence au Théâtre de Bourg-en-Bresse et prend, également à cette période, la direction de la Maison du Théâtre de Jasseron, dans l'Ain. Ensuite, son travail se réalise essentiellement à l'occasion d'invitations ou de commandes. À la Comédie de Valence, à l'occasion du « Cartel », il monte un texte de Sylvain Levey et, dans le cadre de la « Comédie itinérante », met en scène *Des couteaux dans les poules* de David Harrower. Il met également en scène des textes de Pauline Sales et Daniel Keenes. En 2007, il travaille pour la première fois un texte de Oriza Hirata avec les élèves de l'ENSATT.

Autour du spectacle

Lun 11 avril 20 h 00

↳ Projection — « Still the water ».

Film japonais de Naomi Kawase (2014, 2h 00)

↳ Au Cinéma Comœdia

En présence de l'équipe artistique.

Mardi 12 avril 18h30

↳ Théâtre et Philosophie III

« La révolte entre destin individuel et prise de conscience collective ».

↳ Au TNP, salle Jean-Vilar

Avec Olivier Maurin et Guillaume Carron.

En même temps

Du 5 au 16 et du 26 au 29 avril

Du 31 mai au 10 juin

Ubu roi (ou presque)

Alfred Jarry / fatrasie collective

TNP

La Librairie Passages et la Brasserie 33 TNP vous accueillent avant et après la représentation.

Prochainement

Du 7 au 9 et du 26 au 29 avril

Le berceau de la langue TNP

La Chanson de Roland

Julien Tiphaine

Le Roman de Renart

Clément Carabédian /

Clément Morinière

Tristan et Yseult

Juliette Rizoud / Julien Gauthier

Le Franc-Archer de Bagolet

Damien Gouy

Du 9 au 21 mai

Liliom (ou la vie et la mort d'un vaurien)

Ferenc Molnár / Jean Bellorini

Présentation de la saison 2016-2017

Mardi 24 mai, 19 h 00

Mercredi 25 mai, 20 h 00

Abonnez-vous!

www.tnp-villeurbanne.com

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire direction Christian Schiaretti
8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire est subventionné par le Ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne, la Région Rhône-Alpes et la Métropole de Lyon.

Graphisme Guerillagrafik
Imprimerie Valley, mars 2016
Licences: 1-145339; 2-1000160; 3-145341

En courant, dormez!

Oriza Hirata — Olivier Maurin



« Je ne sais pas,
hier et aujourd'hui
il y avait des nuages
étranges. »

En courant, dormez !

de Oriza Hirata
texte français Yutaka Makino
mise en scène Olivier Maurin

Du mercredi 6
au vendredi 15 avril 2016

Avec
Clémentine Allain et
Mickël Pinelli

Scénographie
Émilie Cauwet-Lafont
costumes Christine Brottes
son Antoine Richard et
Quentin Dumay
lumières Elsa Revol

Production Compagnie Ostinato
coproduction Théâtre National
Populaire

Jeu 7 avril 19h15

Prélude

Par Pauline Noblecourt.

Ven 8 avril

Disputatio

Jeu 14 avril

Rencontre après spectacle

Le fugace, le vivant

En 2007, j'ai mis en scène *Nouvelles du plateau S* de Oriza Hirata à l'ENSATT, dans le cadre d'un atelier spectacle réalisé avec les étudiants de troisième année. Ça a été pour moi une rencontre. Ce spectacle rassemblait à la fois mes préoccupations intimes sur la place du sujet, mon rapport au temps, la façon de vivre la relation et mon désir de théâtre et de direction d'acteur. Le tour de force de cette écriture est que ce qui nous semble important n'est pas dit, ne demande pas à être joué et pourtant se fait sentir quand on le donne à vivre sur une scène. L'émotion éclot sans que rien ne l'annonce.

Dans la même période je rencontrais la pensée de Roland Barthes, en fréquentant d'abord son texte sur le Japon *L'Empire des signes*, puis ses cours au collège de France sur le neutre et le Haïku. Ces deux rencontres, continuent d'alimenter mes orientations de travail.

Hirata dit que c'est le fonctionnement même de la conversation de tous les jours qu'il décode et retranscrit, souvent bien au-delà ou en-deçà de ce qui est échangé.

La beauté de sa langue est qu'elle garde une part d'étrangeté. Très elliptique et concise, elle dit finalement beaucoup en peu de mots. Ce qui n'en fait pourtant pas une écriture de l'intériorité, avec sous-texte ou sous-entendus.

Pour laisser cette sensation se déployer, il ne faut pas jouer le sens mais plutôt s'appliquer à produire le rythme de la conversation, ses enchaînements, ses emmêlements, ses rebonds, sa musicalité.

Les dialogues d'Hirata sont ponctués des fameux « aah », « eeh », « hmm » omniprésents dans la vie quotidienne nipponne. Si notre langue est moins riche en sonorités de ce genre, elle en est aussi porteuse : « hum hum ». Hirata souhaite garder le parler des japonais aussi transcrit-il toutes ces onoma-

topées, signes de l'attention portée au déroulement de la conversation. Nous devons nous les approprier et inventer notre façon de les faire vivre. L'écueil serait de rendre ces ponctuations vocales trop lisses dans notre langue, ou trop exotiques parce qu'en imitation des us et coutumes japonais. Ne pas jouer au premier degré le conflit, demande de ne rater aucune impulsion de la parole. Proposer alors une direction d'acteur axée sur le rythme du dialogue.

L'acteur doit laisser vivre la langue et ce qu'elle cherche à lui faire exprimer car, on le sait, nous sommes parlés autant que nous parlons. Et c'est peut-être dans ce « laisser faire » que l'acteur parvient à nous toucher et que dans ce théâtre, il se dévoile autant que le personnage.

L'ambition est de rendre le quotidien avec un filet de mots, un rythme délicat, une présence du comédien qui ne cherche pas à s'imposer et à signifier mais à faire vibrer de l'espace.

Donner à sentir ce quotidien dans son mouvement, dans sa cocasserie, est un enjeu théâtral passionnant. Il pose la question de l'« ici et maintenant ». Par définition le fugace ne se laisse pas aisément représenter, tant il demande de la légèreté, de la précision pour apparaître. Seule une poésie tissée de mots et de gestes agencés comme dans une partition, peut espérer en montrer la trace.

Olivier Maurin

Trois questions à Oriza Hirata

—
La question des différences culturelles est-elle importante pour vous ?

J'ai fait le tour du monde à vélo quand j'avais seize ans, et à vingt-et-un ans, je suis allé étudier pendant un an dans une université en Corée, qui a été colonie japonaise. Depuis, cette question des différences culturelles est fondamentale pour moi. Et ce qui me plaît par-dessus tout, c'est de trouver ce qui peut réunir différentes cultures, même si c'est infime.

—
Vous vous revendiquez comme un écrivain « naturaliste ». Est-ce que se revendiquer auteur « naturaliste » au Japon est aussi provocant que ça peut l'être en France ?

Oui, c'est aussi provocateur. Au Japon, on distingue « naturalisme », « réalisme », et « actualisme ». Le pire, c'est d'être considéré comme « réaliste », mais « naturaliste » ne vaut guère mieux. J'évite au Japon de parler du sujet, car les mots sont piégés. Mon objectif n'est pas de transcrire la réalité, mais plutôt de la transcrire avec un décalage de cinq ou dix centimètres. Je veux créer une ambiguïté dans la relation spectateurs-acteurs. Qu'est-ce qui est joué en scène, qu'est-ce qui est vrai ? Je m'interdis dès lors de représenter quelque chose qui serait, par nature, forcément simulé. Par exemple la mort. J'essaie que la frontière scène-salle soit la plus subtile possible. Je refuse un théâtre fondé sur l'identification du spectateur au personnage. Lorsque je mets en scène des personnages assis autour d'une grande table, mon objectif est que le spectateur se sente comme assis à

table parmi les personnages. Il ne s'agit pas pour le spectateur de partager la psychologie des personnages, mais de partager un espace et une durée avec eux.

—
Quelles sont vos influences ?

La plus importante, ce sont les films de Yasujiro Ozu.

« Les anarchistes de là-bas sont amusants. Ils sont pauvres, mais plein de franchise. »